



ENTRE-NOUS.
le collectif à l'épreuve de l'intime
Marie-Eve Maréchal

MOBILISATIONS SOCIALES

CDGAI

Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl

Publication pédagogique d'éducation permanente



C.D.G.A.I.

Entre-nous, Le collectif à l'épreuve de l'intime

Auteure

Marie-Eve Maréchal

Concept et coordination

Marie-Anne Muyshondt (C.D.G.A.I.)

Collection Mobilisations sociales - 2014

Éditrice responsable : Chantal Faidherbe

Présidente du C.D.G.A.I.

Parc Scientifique du Sart Tilman

Rue Bois Saint-Jean, 9

B 4102 - Seraing - Belgique

Graphisme : Le Graphoscope

legraphoscope@gmail.com

Couverture : John William Waterhouse

«Hylas and the Nymphs»

MOBILISATIONS SOCIALES



Les publications pédagogiques d'éducation permanente du CDGAI

La finalité de ces publications est de contribuer à construire des échanges de regards et de savoirs de tout type qui nous permettront collectivement d'élaborer une société plus humaine, plus «reliante» que celle qui domine actuellement. Fondée sur un système économique capitaliste qui encourage la concurrence de tous avec tous et sur une morale de la responsabilité, notre société fragilise les humains, fragmente leur psychisme et mutile de nombreuses dimensions d'eux-mêmes, les rendant plus vulnérables à toutes les formes de domination et oppression sociétales, institutionnelles, organisationnelles, groupales et interpersonnelles.

La collection Mobilisations sociales (comme issues possibles aux injustices)

Elle propose des regards pluriels sur des pratiques de luttes et de mobilisations collectives portées par des citoyens en recherche d'une démocratie plus juste. Elle vise à nourrir notre réflexion et notre esprit critiques au sujet de fonctionnements qui nous paraissent aller de soi. Donner à voir des évidences dans la déconstruction de nos schémas de lecture et présenter des alternatives perçues comme plus pertinentes, telles sont les ambitions de cette collection.

INTENTIONS

Ce livret propose de nous interroger, individuellement et collectivement, au creux de deux problématiques :

◆ Que nous soyons des animaux sociaux et politiques, c'est un fait, puisque nous naissons dans la communauté humaine et que nous sommes dotés, bon gré, mal gré, de la faculté de juger, de la conscience de nous-même, du langage. Cependant, le parti pris abordé au fil de ces pages est que si tout est social, la société n'est pas tout, et si tout est politique, la politique n'est pas tout, comme le mentionne André Comte-Sponville. **Si le social et le politique ne sont pas tout, alors, qu'est-ce qui leur échappe, quelle est cette part mystérieuse inhérente à la nature de l'être humain qui n'est pas à l'œuvre, en jeu, dans les rapports sociaux et politiques ?**

◆ Autrement dit, lorsque nous sommes en posture de «citoyen», engagés dans l'action du «vivre ensemble», en dialogue avec d'autres eux aussi dans cette position, nous est-il possible de discerner, d'identifier ce que nous misons de nous et par conséquent, pouvons-nous mettre le doigt sur ce qui reste intérieur, exclu des échanges et pourtant là, en toile de fond ?

Poser cette question amène à creuser en profondeur ce postulat, ce parti pris qui fût celui de l'auteure, et qui semble recueillir l'assentiment général, en tout cas dans le champ socio-culturel : **il est évident que l'humanité grandit par les contacts des humains entre eux. Oui, mais, envisagés dans le champ institutionnel, de quels contacts parle-t-on ?**

PUBLIC VISÉ

Acteurs et actrices de l'animation, de l'éducation, de l'enseignement, de la formation, des soins de santé, de l'accompagnement psychologique, social, psychosocial, de la coordination, de l'encadrement institutionnel.

SOMMAIRE

Introduction	9
Entre-nous ?	11
A question complexe, pensée complexe	13
La non-séparabilité	16
Soi et l'autre, l'autre en soi	20
L'intime	24
Le partenariat : «win-win» ou reliance ?	26
L'amour	29
Conclusion	31
Résumé	32
Bibliographie	33



Villa Farnesina, fresque Amour et Psyché

AVERTISSEMENT

Ce livret est l'agencement subjectif et donc aléatoire des pas tantôt hésitants, tantôt audacieux d'une pensée en constant devenir.

L'auteur se donne la liberté, quelquefois jubilatoire, de sauter allègrement par-dessus les cloisons séparant les disciplines, au profit d'une vision qui, gagnant en amplitude, court le risque de perdre en précision. En aucun cas, il ne s'agit donc d'établir la vérité, l'objectif étant au contraire d'inviter le lecteur à plonger au sein de l'immensité des flots de sa propre pensée. Les suggestions entrouvertes sont à déguster comme un panaché de tapas, de zakouskis colorés dans l'espoir de stimuler l'appétit intellectuel, mais aussi l'ouverture de cœur, et le désir d'humanité.



MOBILISATIONS SOCIALES

INTRODUCTION

Etant depuis près de vingt ans une fervente praticienne du «collectif», me voici aujourd'hui comme en suspension, mon regard écarquillé sur la formule consacrée depuis l'Antiquité d'Aristote, selon laquelle l'homme est un animal social ! Affirmation qui, dans sa version contemporaine, génère les leitmotifs présidant à tout le vaste champ de l'action collective: «Retissons des liens sociaux, réduisons l'isolement, encourageons à la participation, créons de la cohésion, de la transversalité, décloisonnons !» Bien sûr, bien sûr... loin de moi la prétention de dissoudre dans l'acide ces nobles intentions. Pourtant, à force d'être témoin, avec vous, des turbulences politiques, économiques, sociales, locales et mondiales, passez-moi l'expression : il y a quelque chose qui cloche !

Une fausse note. La sensation que quelque chose n'est pas pris en compte, et qui pourtant est là. Comme l'ombre d'un oiseau grisant un paysage. Une inquiétude.

Une silencieuse urgence.

Que faisons-nous ?

De soi et de l'autre. De l'autre et de soi.

De l'étroitement personnel et de la commune humanité.

De notre singularité et de nos multiplicités.

De nos doutes secrets et de nos affirmations publiques.

De la valse de nos adhésions et de nos désertions.

Des bannières et des déserts.

Du politique et de l'amour.

De la finitude et de l'immensité.

Que faisons-nous ?

Du vivant.

Il s'agit de tout cela.

Je dois une précision à l'usage du mot «social» : le terme original employé par Aristote au IV^e siècle avant J-C est *politikon*, ce que la culture romaine a traduit plus tard par «social», créant une polémique dans l'histoire de la philosophie, certains confondant le sens des termes «politique» et «social», et d'autres, dont Hannah Arendt, prenant comme essentielle la distinction, puisque l'attribut «social» fait référence au fait que par nature, l'homme naît parmi les autres hommes, tandis que «politique» précise la spécificité de l'homme à penser le vivre ensemble à travers le langage et l'action, le juste et l'injuste, conditions d'établissement des lois, et donc de la civilisation.

Que nous soyons des animaux sociaux et politiques, c'est un fait, puisque nous naissons dans la communauté humaine et que nous sommes dotés, bon gré, mal gré, de la faculté de juger, de la conscience de nous-même, du langage. Cependant, le parti pris que nous aborderons au fil de ces pages est que si tout est social, la société n'est pas tout, et si tout est politique, la politique n'est pas tout, comme le mentionne André Comte-Sponville. «Sagesse, pensée, morale, amour...tout cela n'existe que dans une société. Il n'y a pas de sagesse à l'état de nature, pas de pensée à l'état de nature, pas de morale, pas d'amour, pas d'art à l'état de nature ! Donc, tout est social, et par là tout est politique, comme nous disions en 1968. Nous avons raison : c'était vrai, cela l'est toujours. Mais si tout est politique, la politique n'est pas tout. Si tout est social, la société n'est pas tout. La solitude demeure, pas à côté de la société, mais en elle, en nous. Chacun sait bien que la société n'est pas le contraire de la solitude, ni la solitude le contraire de la société.» (Comte-Sponville, 2000, p.43)

Si le social et le politique ne sont pas tout, alors, qu'est-ce qui leur échappe, quelle est cette part mystérieuse inhérente à la nature de l'être humain qui n'est pas à l'œuvre, en jeu, dans les rapports sociaux et politiques ? Autrement dit, lorsque nous sommes en posture de «citoyen», engagés dans l'action du «vivre ensemble», en dialogue avec d'autres, eux aussi dans cette position, nous est-il possible de discerner, d'identifier ce que nous faisons de nous et par conséquent pouvons-nous mettre le doigt sur ce qui reste intérieur, exclu des échanges et pourtant là, en toile de fond ? Poser cette question amène à creuser en profondeur ce postulat, ce parti pris qui fût mien, et qui semble recueillir l'assentiment général, en tout cas dans le champ socio-culturel : il est évident que l'humanité grandit par les contacts des humains entre eux. Oui, mais, envisagés dans le champ institutionnel, de quels contacts parle-t-on ?

ENTRE-NOUS ?

Inépuisable, la question reste disponible à tout qui s'en empare, au départ de quelque facette de nous-mêmes, et de quelque point de vue, forcément singulier. On a beau être au XXIème siècle, il est de nombreux lieux de débats, dans l'espace public, là où le contrat social est le terrain, où la question de «l'entre-nous», ou plus précisément la sensation de sa cruelle absence, m'a blessée de la brûlure de l'absurde. Comme s'il fallait se résoudre à constater avec désolation que l'humanité individuelle des êtres, leurs vertus spécifiques, l'amplitude de leur cœur et de leur esprit, propres à chacun dans son originalité exprimée au travers de sa vie, par ses actes, lors d'échanges amicaux et de conversations officieuses, que tout cela donc, semble s'absenter de l'espace de négociation démocratique.

Au lieu même où se crée le cadre d'épanouissement et de respect de l'humain, dans sa diversité et son égalité, là où on peut s'attendre à voir formulées les hypothèses d'un meilleur possible, le plus profond de l'être s'absente au profit d'un langage stéréotypé, catégorisé, argumenté le plus souvent dans une visée stratégique de maîtrise. En creux, du coup, cette nouvelle voie à explorer : et si l'«en-dehors» de l'espace public était plus à même de créer cet entre-nous, que je décris comme étant : cette sphère relationnelle, née de l'accueil de l'autre fondé sur le désir partagé de contribuer à une commune humanité, en s'appuyant sur la conscience de nos communes et égales solitudes, nos communes et égales finitudes, et nos communes et égales inquiétudes. Pour le dire autrement, si ce que nous avons d'universel est également ce que nous avons de plus intime, alors contribuer à augmenter de l'humanité (de l'universel) ne devrait-il pas se fonder sur les interactions entre des intimités (du singulier) ? Il nous faut dès lors chercher la clé ouvrant la voie de l'intimité sur la place publique.

Partant du constat, d'une affligeante banalité, que l'être humain, depuis sa naissance, est arraché de l'état fusionnel pour se retrouver inexorablement seul, il est condamné, pour survivre, à entrer en relation avec l'autre. Paradoxe de notre condition : nous ne sommes pas seuls à être seul, puisque nous le sommes tous et chacun ! Cette ancestrale énigme donnait le coup d'envoi de l'incessante cavalcade de pensées, recherches, croyances, doctrines et théories de l'humanité en quête d'elle-même. Que faisons-nous de l'autre ? En quoi l'altérité, entendue comme la conscience de l'autre, est-elle un moteur du développement de l'être humain vers plus d'humanité ?

A QUESTION COMPLEXE, PENSÉE COMPLEXE

À une pensée qui isole et sépare, il faut substituer une pensée qui distingue et relie. À une pensée disjonctive et réductrice, il faut substituer une pensée du complexe, au sens originaire du terme complexe : ce qui est tissé ensemble.

(Morin, 1999, p.101)

Puisque le fil sur lequel nous avons tiré nous mène à chercher ce qui, de l'être humain est absent du collectif, Comte-Sponville nous amène la réponse, sur un plateau d'argent : la solitude ! Eblouissante évidence. La tentation est forte de creuser plus avant en activant notre logique binaire, notre raison raisonnante, héritage de l'histoire de la pensée occidentale. Faisons l'exercice : comment ce qui nous est intimement personnel pourrait-il être constitutif de l'action commune ? Et s'il s'avérait que, justement, nous n'y amenions rien de spécifique, alors quel est ce «commun» autour duquel nous nous associons ? Serait-ce du même au même ? Alors quel intérêt, sinon simplement «d'être à plusieurs» ? Quel est l'intérêt d'être à plusieurs ? Vraisemblablement l'illusion éphémère d'échapper à sa solitude ! Alors s'il s'agit de la fuir, pourquoi envisager un seul instant qu'il faille tenter de l'injecter dans ce qui précisément nous permet d'y échapper ?

Le serpent se mord bien vite la queue. Or, l'affaire est trop grave pour qu'on accepte l'impasse de l'insoluble. Sous-jacent à ce paradoxe, l'enjeu est de taille : il s'agit tout de même de l'humain dans l'être et des êtres dans l'humanité.

Aux prises avec le bouillon intuitif et les impasses de ma raison, je m'efforce d'élargir le champ de l'interrogation en transposant les termes de la contradiction dans d'autres sphères, accueillant gaiement à la table d'investigation des couples énigmatiques, tels que : espace privé-espace public, instituant-institué, l'un-l'autre, le vide-le plein, l'intérieur-l'extérieur, le singulier-le pluriel, le féminin-le masculin, l'Orient-l'Occident, l'infiniment petit-l'infiniment grand, l'invisible-le visible, le connu-l'inconnu, le dicible-l'indicible,...

On pourrait se lancer dans l'analyse scrupuleuse de chacun de ces binômes avec l'objectif de préciser en quoi leur rapport relève de la complémentarité, de l'opposition, de l'inter-dépendance, voire d'un total hermétisme, ...

Rappelons, qu'à ce stade de notre enquête, nous cherchons ce qui peut nous venir en aide pour réunir les conditions générant de l'entre-nous. Cette investigation relève de la sociologie, de la politique, de l'éthique, de la physique, de la logique, de la sémantique, de l'épistémologie, de la psychologie, de la psychanalyse, de la métaphysique, de l'anthropologie. Et en tant qu'elle interroge le vivre ensemble au départ du partage de nos profondeurs, elle est également hautement culturelle. Comment appréhender tout cela dans un même élan ? Comment répondre à ce désir éthique, intellectuel, mais aussi organique d'embrasser l'ampleur ?

Comment donner corps communicable à ce qui crie muettement, à ce qui ne peut se dire intelligiblement ? Peut-être est-ce cette lancinante aspiration que Edgar Morin traduit lorsqu'il dit : « Toute ma vie, je n'ai pu me résigner au savoir parcellarisé, je n'ai jamais pu isoler un objet d'études de son contexte, de ses antécédents, de son devenir. J'ai toujours aspiré à une pensée multidimensionnelle. Je n'ai jamais pu éliminer la contradiction intérieure.

J'ai toujours senti que des vérités profondes, antagonistes les unes aux autres, étaient pour moi complémentaires, sans cesser d'être antagonistes. Je n'ai jamais voulu réduire de force l'incertitude et l'ambiguïté.» (Morin, 2005, p.12)

Cette conscience du potentiel créateur de la contradiction intérieure dans laquelle Morin devine «des vérités profondes», cette source de ce qu'il appellera la pensée complexe, nous conduit à toucher du doigt les théories de la physique quantique. Non pour le plaisir d'un éloignement fantaisiste de notre quête, mais parce qu'Edgar Morin, dans sa propre exigence de pensée nous y invite. Les découvertes récentes de la physique quantique sont, contre toute attente, un espoir de libération, d'amplitude, non seulement pour la connaissance humaine, mais surtout pour notre façon de nous penser nous-même, pour notre attitude face à l'impensable, à l'inconnu, à ce que nous nommons l'irrationnel, ou l'indicible. Cette pierre d'achoppement, parce que nous y butons, nous l'excluons de notre effort de pensée. Peut-être arriverons-nous à intégrer à quel point elle constitue non tant un obstacle, mais bien une source et une ressource.

LA NON-SÉPARABILITÉ

Il y a une apparenté entre la physique quantique, la transdisciplinarité et la pensée complexe. La transdisciplinarité est décrite dans le «Manifeste» rédigé par l'éminent physicien Basarab Nicolescu. Sa lecture, en ce qu'elle rejoint notre propos, s'offre comme un feu d'artifice ! En effet, il s'agit de l'urgence d'une nouvelle approche englobant en elle-même les aspects culturels, spirituels, sociaux et scientifiques dans un même élan, en lien entre elles, en complétude et en dépassement. Autant de perches tendues pour une métamorphose de notre pensée donc pour la représentation de l'humanité. «Nous, justement, comme êtres humains avons tendance à tout séparer... A séparer les objets entre eux, à nous séparer du monde, à nous séparer des autres. Et la physique introduit ce concept de non-séparabilité... Vous mettez en contact deux particules, disons deux photons, et ensuite vous les séparez. Et bien, selon toutes les règles de la physique classique, si ensuite on fait des expériences dans deux endroits différents sur ces deux particules, il doit y avoir indépendance totale par rapport aux résultats qu'on doit obtenir. Et bien en physique quantique ce n'est pas comme ça, dans le sens où vous pouvez éloigner ces particules; vous pouvez les éloigner à des distances même énormes, elles se comportent comme si elles faisaient un tout, un ensemble, un seul système... Ce qui va arriver à l'une de ces particules, automatiquement, instantanément, l'autre le ressent ! C'est quelque chose de fabuleux, de très beau et en même temps de vertigineux parce que ça met en cause justement, l'évidence fournie par les organes des sens. Mais cela a été prouvé, et du point de vue théorique et du point de vue expérimental. Maintenant il faut bien se garder d'étendre cette non-séparabilité au monde tout entier. La non-séparabilité a un domaine de validité bien déterminé.

Il serait absurde de rêver que le monde entier est non séparable. Mais en même temps, je crois qu'il est absurde aussi de ne pas se poser la question de savoir si une telle non-séparabilité existe dans ce monde...» (Nicolescu, Interview de Michel Camus, France Culture, 1994)

«Il est absurde de ne pas se poser la question d'une possible non-séparabilité dans le monde...» : voici, sous la plume d'un scientifique, exprimée l'objet de notre cheminement ! Comment notre être intérieur est-il relié à l'autre, à l'extérieur, au collectif ? La quête qui a animé les doctrines philosophiques depuis l'Antiquité, à savoir la question de la présence dans chaque être d'une part de l'univers est aujourd'hui révolutionnée par la découverte du monde quantique, qui affirme que le monde visible est le fruit de rencontres entre des milliards de particules invisibles à l'homme, en perpétuel mouvement, et en perpétuelles interactions microcosmiques assurant selon un processus mystérieux à ce jour, l'harmonie du macrocosme, du cosmos. Le vide n'est pas vide, au contraire il est rempli d'incessantes vibrations dont seules certaines nous sont perceptibles. Notre être est immergé dans cette énergie microscopique, fatalement et solidai-
rement. En prendre conscience n'est pas forcément un chemin intellectuel parce que la portée de cette conscience englobe l'entièreté du rapport au monde, modifie la façon que nous avons de nous «sentir au monde». Ce qui est intéressant pour nous, c'est qu'en acceptant ces thèses, chaque être, justement par sa finitude, est relié à l'entièreté du monde, non pas métaphysiquement, mais bien physiquement, à travers ce qui vibre dans la réalité inaccessible du vide ! C'est vertigineux, certes, mais il faut aussi reconnaître que c'est réconfortant ! De plus, à suivre les théories de la physique quantique, il y aurait un niveau de réalité qui échapperait à la logique binaire, où les opposés, justement parce qu'ils sont opposés font l'un.

Le vide, c'est le plein ! Est-ce que la pensée humaine aurait trouvé cette voie lui permettant de rendre compte de son humanité en l'être ? Si oui, alors on tient le bon bout !

Jusqu'ici, l'humanité en nous, ce commun partagé a davantage été une affaire personnelle, ancrée dans les valeurs, les convictions, les religions, les cultures, les spiritualités tout en nourrissant les travaux des sciences humaines, et non des sciences dites exactes (qui n'en sont pas pour autant «inhumaines»). Avec les ouvertures proposées par les penseurs de la complexité, c'est un bouleversement vivifiant qui s'annonce. Résonnent ici, délicieusement, les mots sublimes de Nicolas Bouvier, écrivain, poète, voyageur, chercheur, comme nous ici : «Même à la lanterne magique, il ne faut pas se faire de cinéma : la plupart des liens solides se nouent au-delà de l'intellect et ne s'expriment que rarement dans les livres, mais dans les tatouages qu'on peut voir à la plage ou à la morgue, dans deux mains qui serrent une épaule sur un quai de gare et garderont – trop longtemps peut-être – cette chaleur et cette élasticité dans les doigts, dans des cartes écrites par des militaires et si mal adressées qu'elles arrivent par erreur chez de vieilles folles auxquelles on n'avait jamais dit des choses si tendres, dans le silence de deux visages qui s'enfoncent au tréfonds de l'oreiller comme s'ils y voulaient disparaître, dans ce désir si rarement comblé qu'ont les mourants de trouver le bout de l'écheveau et quelque chose à dire, dans la fenêtre qu'on ouvre ensuite, dans la tête d'un enfant qui fond en larmes, perdu dans la rumeur d'une langue étrangère. Courage, on est bien mieux relié qu'on ne le croit, mais on oublie de s'en souvenir.» (Bouvier, 1989)

Si nous transposons ces éclairages à nos «ici-maintenant», par exemple dans un groupe en pleine délibération pour trouver un accord sur le prix de vente du pain saucisse, ou encore dans un face-à-face de candidats rivaux aux élections, on ne peut que se réjouir de cette intelligence microphysique agissante «par delà».

Rien ne nous autorise bien sûr à affirmer que la reconnaissance de notre fraternité exprimée par Bouvier est l'œuvre de l'énergie quantique, mais on peut néanmoins constater que le physicien et le voyageur expriment tous deux, chacun dans leur langage, la possibilité d'une reliance entre les êtres qui dépassent le champ de l'observation. Nous pourrions affiner cette voie d'investigation et rejoindre le psychanalyste Carl Gustav Jung et sa notion de synchronicité laquelle, très brièvement dit, postule un sens intrinsèque à l'existence de deux événements apparemment causalement étrangers l'un à l'autre. Ces considérations ne sont pas éloignées de notre propos, en ce sens qu'elles permettent d'entrevoir à quel point nous ne sommes pas autorisés à rester engoncés dans les certitudes reçues ou forgées à l'intérieur du cadre fermé de notre propre historicité. Sans verser dans la fascination ou la crédulité, ces pensées à l'œuvre nous invitent à tout le moins à «ouvrir nos fenêtres», à endosser la responsabilité éthique d'interroger nos croyances, nos représentations, la conscience de nous-mêmes, sous toutes les postures de notre être, à la lueur de ces possibles, pour contribuer à faire avancer la quête d'humanité : « Courage, on est bien mieux reliés qu'on ne le croit, mais on oublie de s'en souvenir ». Pour le dire autrement : si loin les uns des autres, et pourtant si proches !

SOI ET L'AUTRE, L'AUTRE EN SOI

*Chaque fois que je me suis cherché,
J'ai trouvé les autres
Et chaque fois que j'ai cherché les autres,
Je n'ai trouvé en eux que mon être étranger.
Serais-je l'individu-foules ?*
(Darwich, 2003)

Ces mots du poète palestinien nous ouvrent magnifiquement la porte sur la question de l'autre. Parce qu'ils évoquent à la fois notre multiplicité intérieure, l'évolution de notre identité en constant devenir, et nos «plages intérieures» comme autant de latences éveillées par l'autre. Pour que s'opère cette transformation de notre identité, il est toutefois nécessaire d'aborder ce de quoi nous nous sentons distingués, mus par un désir intérieur qui ne s'enracine pas dans notre besoin de rationalité, mais bien dans cette naturelle disposition humaine à éveiller notre être au contact de l'autre, à nous sentir d'autant plus vivants que nous accueillons le bouleversement. Être distinct, c'est se ressentir mutuellement «distingués». «Distingués» ici peut être entendu dans toutes les acceptions du terme, en ce compris l'idée de délicatesse, de soin, voire d'élégance. En effet, la rencontre de l'altérité passe nécessairement par un moment de perplexité, de curiosité, d'étonnement face à ce qui nous apparaît soudainement par son étrangeté distinguée et qui, dès lors, tout à la fois nous échappe et éveille une résonance en nous, un appel : celui de connaître pour se reconnaître. Celui d'enclencher cette dynamique qui, selon l'expression remarquable de Jean Sur, «nous décolonise de nous-même». Jean Sur, intellectuel français rangé fréquemment au rang des inclassables, ami de l'orientaliste Jacques Berque, exprime cette rencontre, physique ou intérieure, de soi-même par l'autre et de l'autre au départ de notre multiplicité : «En lisant Jacques Berque,

le sous-développé que j'étais réapprenait un pays intérieur, une présence parmi les autres, retrouvait des mouvements de l'enfance scellés par le conformisme social, s'essayait à sentir, retrouvait le désir, l'encore et le davantage, le plus et le trop, l'erreur et le vertige. Autre chose aussi et du même mouvement : la fraternité première des gens qui ont le bonheur de chercher leurs signes vrais. Et aussi le regard neuf qu'ouvre cette fraternité-là, et le goût de réfléchir qu'elle cheville non pas dans la boîte crânienne mais au cœur de la chair.»
(Sur, Mai 1998)

«Cette fraternité-là», on le devine, a quelque chose de vif, de vivant, d'organique. Elle est en marche, confortée par ce sentiment de «présence parmi les autres» en même temps que reliée à chaque pays intérieur. C'est l'autonomie qui permet la reliance. On sent dans ces mots d'un homme qui a été formateur en entreprise la joie d'une libération d'avec ce qu'il appelle «le conformisme social». On entend dans ces phrases toute la vivacité de ce que Edgar Morin éveille lorsqu'il prône une pensée qui distingue et relie et non celle qui isole et sépare. Nous sommes au-delà des circonscriptions mentales qui découpent la société. Au-delà des étiquettes qui clôturent nos représentations des autres, nous rendant leur accès impossible, nous en isolant alors que nous les objectivons, interdisant par là les résonances porteuses d'humanité. Cette idée est dénoncée magistralement par Nicolescu : « Hélas, dans notre monde d'aujourd'hui, l'efficacité à tout prix n'est qu'une caricature de l'effectivité. L'affectivité n'a pas de valeur marchande : elle est donc bafouée, ignorée, oubliée et même méprisée. Ce mépris de l'affectivité n'est, en fin de compte, que le mépris de l'être humain, transformé en objet marchand. Lorsqu'il y a mort de l'affectivité, il y a nécessairement «mort de l'homme». Cette dernière expression a fait fortune et ce n'est pas un simple accident de l'Histoire.

Faut-il donc s'étonner de la dissolution de la socialité, de la dégradation des liens sociaux, politiques et internationaux, de la violence grandissante dans les mégalopoles, du refuge des jeunes dans le cocon des drogues et des sectes, des massacres perpétrés sans cesse sur cette terre qui bénéficie pourtant d'un savoir humain sans précédent ? Quand un homme politique prononce le mot «amour» il est regardé comme un extraterrestre. Les maîtres de ce monde, qui concentrent entre leurs mains (informatisées) les richesses du globe terrestre, ne se sentent nullement menacés d'un quelconque espace intérieur de l'être humain, perçu comme une douce et innocente utopie d'un autre temps. Et pourtant c'est le déséquilibre de plus en plus grandissant entre l'effectivité et l'affectivité qui met en danger notre espèce. La séparation entre science et culture a engendré le mythe de la séparation entre Occident et Orient. Cette séparation, à la fois géographique et spirituelle, est artificielle, car il y a de l'Orient dans l'Occident et de l'Occident dans l'Orient. Dans chaque être humain sont réunis, potentiellement, l'Orient de la sagesse et l'Occident de la science, l'Orient de l'affectivité et l'Occident de l'effectivité. (...) L'Occident, fort de sa puissance économique, a une grande responsabilité : comment éviter la désintégration culturelle résultant d'un développement sans frein de la technoscience ? Nous avons le choix entre évoluer ou disparaître. Notre évolution est une autotranscendance. Personne et rien ne peut nous obliger à évoluer. Mais l'évolution biologique est arrivée à son terme. Un nouveau type d'évolution se fait jour, liée à la culture, à la science, à la conscience, à la relation à l'autre.» (Nicolescu, 1996, p.64-65)

Comment adapter ce nouveau type d'évolution au fonctionnement actuel de la société dans laquelle nous vivons ? Comment remettre «l'Orient de l'affectivité» au sein de nos institutions ?

Comment y libérer la «fraternité première» ?
Comment opérer collectivement cette «autotranscendance» nécessaire à notre évolution ? L'émergence dans l'espace public d'une fraternité entre les êtres, au risque de déchirer les schémas mentaux des catégories auxquelles ils sont assignés serait-elle encouragée ? Au contraire, l'adhésion volontaire à un collectif engendrerait-elle pour l'individu un sentiment d'existence suffisant au point de geler sa dynamique d'évolution personnelle ? Les particularismes individuels sont-ils sacrifiés sur l'autel du collectif ? L'action collective est-elle le lieu de l'engagement de ses membres à contribuer - selon l'expression empruntée au comédien Philippe Vauchel - à «augmenter le taux d'humanité dans l'air» ? Ou n'est-ce finalement que par la solitude que le sentiment d'humanité nous rejoint ? Cette dernière question trouve réponse chez le poète Christian Bobin, lorsqu'il confie : «Ce qui me bouleverse chez autrui est toujours lié à la solitude. C'est toujours là où je sais que la rencontre peut avoir lieu. C'est la simplicité vivante et faible de chacun. Quand elle est laissée telle qu'elle, quand elle est laissée à voir. Quand enfin quelqu'un se débarrasse de ses épaisseurs qui sont de pauvres armures : le savoir, la conscience de soi, la bienséance parfois, l'habitude, toutes ces choses qui servent d'écrans, de murailles de vêtements lourds que l'on met sur soi. Quand à certains moments tout ça tombe, la solitude est alors entière, et en même temps c'est la fraternité qui est là. C'est très étrange parce qu'il demeure aussi la séparation. Il y a l'autre dans un état où je sais que je ne pourrai le rejoindre parce qu'il est abîmé - dans tous les sens de ce terme - dans un songe, dans une pensée, dans un amour ou dans une détresse qui n'est qu'à lui, qui n'est connaissable que de lui, et qui n'est peut-être même pas exprimable, et en même temps c'est là où j'éprouve ce qui de lui et de moi appartient à la même humanité.

Je sais, à ce moment-là, que je suis fait comme lui, de la même matière. Perdue, exposée, faible... et lumineuse, irradiante.» (Bobin, 2006, p.40). C'est bien de l'intime qu'il s'agit ici. L'intime se révèle par la nudité permettant qu'apparaisse la commune humanité, celle que l'on éprouve sans pouvoir la nommer. C'est la solitude qui permet la fraternité, parce que la solitude débarrasse l'être de ses habits d'apparat ou de ses faibles armures. Il lui reste alors son authenticité, dans sa fragilité et sa force. Et c'est cet état qui permet le lien de reconnaissance fraternelle. Edgar Morin, encore lui, prolonge l'expression du poète : «Plus nous prenons conscience que nous sommes perdus dans l'univers et que nous sommes engagés dans une aventure inconnue, plus nous avons besoin d'être reliés à nos frères et sœurs en humanité.» (Morin, 2004, p.33)

L'INTIME

L'intime ne peut se dire, ne peut se communiquer intelligiblement et pourtant, c'est ce qui nous relie les uns aux autres. C'est par notre singularité, notre irréductibilité à tout autre, que nous nous reconnaissons chacun dans notre commune humanité. Comment, dès lors, pouvons-nous transposer cette reconnaissance sur le plan institutionnel ? N'y a-t-il pas, intrinsèquement liée à la notion de collectif, la nécessaire adhésion à une norme qui, par nature, ne peut se nourrir de l'intime ? Précisons d'emblée que l'espace intime n'est ici en aucun cas entendu comme le lieu de vie privée, à l'abri des regards et où s'épanouissent librement les relations familiales, conjugales, amicales, en opposition à l'espace public, relevant de l'Etat et où l'être humain est accueilli comme citoyen. Il y a objectivement pour chacun de nous des lieux privés et des lieux publics.

Mais il ne faut pas confondre l'espace privé, dans son acception quasi géographique, avec l'intime. En effet, on peut très bien être attablé dans l'espace privé, par exemple à l'occasion d'un Réveillon de Noël, sans se sentir nécessairement reliés : «si proches, et pourtant si loin» n'est pas l'apanage d'un espace physique, et les «faibles armures» qu'évoquait Christian Bobin ne sont accrochées dans aucun hall d'entrée. Il est essentiel de préciser également que l'intime entendu dans ces lignes n'a rien à voir avec la sphère émotionnelle. L'intime repose sur le fait d'assumer à la fois la solitude, ce qui engendre l'autonomie nécessaire à la reliance permettant l'évolution en humanité. Il y a de l'éthique dans l'intime, en ce sens qu'il est le lieu de rendez-vous avec nous-même, ce lieu où on se confie à soi-même la responsabilité de notre être en humanité. L'émotion au contraire nous confisque à nous-même, nous emportant «hors de nous» en anéantissant cette autonomie. Les médias, et en première ligne les publicités, mais également la télé-réalité, le phénomène de peoplisation des hommes de pouvoir et jusqu'à certaines formes de management l'ont bien compris : en simulant de communes émotions, ils provoquent la dissolution de l'intime pour le fondre dans la masse. Stratégie de domination reposant sur l'utilisation de nos fragilités non pour créer de la reliance, mais bien pour tenter de nous couper de notre autonomie en niant toute distinction. Par la mise en scène d'un artificiel «tous ensemble», c'est en réalité un isolement qui est provoqué, cet isolement dont André Comte-Sponville affirme qu'il est le contraire de la solitude, parce qu'il nous dépossède de nous-même et donc de notre capacité à interagir avec l'autre.

LE PARTENARIAT : «WIN-WIN» OU RELIANCE ?

La seule voie qui offre quelque espoir d'un avenir meilleur pour toute l'humanité est celle de la coopération et du partenariat.

(Kofi Annan, 2001)

A ce stade de notre développement, il est opportun d'interroger les interrelations institutionnelles au départ du prisme de la révélation de soi par l'autre, de l'autre en soi. Peut-on transposer les dynamiques de l'intime à celles qui relient des institutions dans l'espace public ? Autrement dit, y a-t-il un intime institutionnel ? Certes, il y a des identités morales, définies par l'objet social, la forme juridique, les textes fondateurs, le champ de compétences, l'origine des ressources, mais y a-t-il un «incommunicable» dans une institution au sens où nous l'avons exprimé concernant l'être humain ? Pour tenter d'y voir plus clair, imaginons la dynamique fortement encouragée aujourd'hui dans le champ socio-culturel où des institutions distinctes s'associent au sein d'un partenariat. Il pourrait se nouer entre un service social, un organisme de formation, un programmateur de spectacles vivants et un pouvoir local. L'objectif pourrait être de favoriser la mobilité et l'accès à la culture pour des «allocataires sociaux», des «demandeurs d'emploi» en garantissant un sold out pour une salle culturelle conventionnée avec l'asbl Article 27 intervenant financièrement dans le droit d'entrée pour les plus démunis, et, cerise sur le gâteau, ouvrant un espace communal dédié à «la convivialité» où se rejoignent en fin de spectacle le public fidélisé, les allocataires sociaux, les «sans emploi en réinsertion», les artistes, les travailleurs culturels et sociaux et les mandataires autour d'une même bière et sous la même couverture médiatique !

Les possibilités de rencontres sont objectivement créées par les opérateurs, et on peut espérer que quelque «bouleversement» s'opère dans l'intimité, et dans les interstices du partenariat, pour ne pas dire à son insu. En effet, la stratégie de mise en œuvre repose sur l'anticipation d'un résultat quantitatif, en termes de fréquentation de la salle, de recettes du bar, de valorisation due à l'action au sein des dossiers de demande de subvention, de classes sociales en présence, de retour de couverture médiatique. Les personnes présentes sont donc considérées du point de vue artificiel de la catégorie, voire même de l'opérateur auquel elles sont «assignées en résidence» et c'est donc un reclouonnement et non un décloisonnement qui, en dernière analyse, est provoqué par la complicité, et non la complétude, des partenaires. Une conjonction d'opportunités n'est pas la rencontre qui place les partenaires en état permanent d'irréductibilité mutuelle. Agir vers une transformation de la société au départ de l'aide aux personnes ou de l'émancipation par la culture ne peut se réduire à une attitude de gardien de troupeau. « Dans la relation interpersonnelle, il ne s'agit pas de penser ensemble moi et l'autre, mais d'être en face. La véritable union ou le véritable ensemble n'est pas un ensemble de synthèse, mais un ensemble de face à face » nous dit Emmanuel Levinas (Levinas, 1982, p. 72). Levinas, penseur de l'altérité, en situe le centre, la révélation dans le visage. Le visage de l'autre est ce par quoi il m'apparaît dans sa singularité. Dans notre analyse du partenariat, ce face-à-face fondateur de la connaissance de l'autre dans ce qui le distingue est une étape essentielle parce qu'elle fonde la confiance qui permet le risque d'ouvrir sur un inachèvement. C'est là que le travail prend son sens : dans la coopération à l'avènement d'un devenir et non à l'exécution d'un projet prémâché, lequel souvent est étriqué pour entrer, au chausse-pied, dans un cadre normatif, pour ne pas dire mécanique, répétitif et donc stérile.

La dynamique d'une coopération entre deux entités, peu importe qu'il s'agisse d'individus ou de collectifs ne peut générer de la vie que si son fondement réside dans cette rencontre originelle. C'est le prérequis de toute cohésion, de toute harmonie, sous peine de sombrer dans la confusion qui annihile toute chance d'une authentique participation. «On ne joue pas impunément avec la solitude. Les salariés ne s'y retrouvent pas. Quelque chose leur souffle qu'il ne faudrait pas participer, mais cette voix est si faible, elle vient de si loin ! Je ne veux pas gagner avec toi : c'est tout perdre, c'est me perdre moi-même. Je ne veux pas être lié à tes intérêts. Il n'est pas vrai que tu désires que nous soyons ensemble : tu désires que je ne sois pas ailleurs, que personne ne soit ailleurs, qu'il n'y ait plus d'ailleurs. Vous m'incitez à parler, à participer ? L'idée n'est pas mauvaise, mais ce n'est pas l'idée qui me convaincra, c'est votre voix, votre ton. On n'invite pas quelqu'un à parler comme on l'invite à s'asseoir, en lui désignant de la main une chaise. Ce besoin que vous avez de ma parole, je ne peux le croire vrai si je ne le sens pas tapi dans votre voix. Vous êtes trop certain de ce que vous cherchez. Je ne vous crois pas. «Un parler ouvert, écrit Montaigne, ouvre un autre parler et le tire hors, comme fait le vin et l'amour». (Sur, 2013) Ce que Jean Sur dénonce ici de son ton acerbe et tonique n'est rien d'autre que l'aliénation. Aliénation, du latin *alius*, l'autre, signifie étymologiquement se déposséder de son individualité au profit d'un autre. Que nous soyons dans un contexte de partenariat, ou dans le cadre du salariat, ou à l'aube de toute forme de coopération entre individus, c'est évidemment les mises en résonance de nos manques, de nos failles, et le désir commun de déclencher ensemble de potentielles résonances réservées à d'autres, que nous ne pouvons que souhaiter sans jamais pouvoir prédire. Le «parler ouvert» de Montaigne n'est pas toujours au chapitre des réunions de travail dans la sphère professionnelle, dans l'espace public.

L'AMOUR

L'amour est par excellence l'acte poétique appelé à changer le monde. Ses arcanes recèlent une vérité si évidente qu'elle nous effraie et nous aveugle. Notre prétendue lucidité préfère n'y voir que la fulgurance d'un rêve puéril. Nous voulons ignorer que l'amour porte en soi un univers nouveau. Ainsi réinventer l'amour relève-t-il de la volonté subversive de dépasser la civilisation marchande en fondant sur l'être véritablement humain une civilisation vivante. (Vaneigem, 2010)

Nous ne pouvons déceimment pas ignorer dans notre quête de l'entre-nous cet «acte poétique par excellence» que Vaneigem appelle l'amour. L'amour et la solitude sont indissociablement liés au creux de l'intime. L'amour ample, celui qui relie à l'être aimé, au-delà du temps et de l'espace tout comme dans la fulgurance de l'instant d'éternité connecte d'emblée l'être aimant à l'humanité toute entière. L'autre est omniprésent et toujours libre. Révélant l'étendue insoupçonnée de nos aspirations intérieures, de nos bulles de béance à jamais ouvertes, l'amour entraîne la quête, le lent travail de métamorphose de soi-même, ce que Nicolescu nomme l'autoévolution. A l'être aimant il revient d'accomplir le modelage de toutes les Andalousies. L'amour est au-delà de la logique binaire, il embrasse en son sein tout et son contraire. Rivé à son intarissable source, campé dans son intime solitude, l'amour est la reliance suprême à l'autre, et par là à tout autre, au monde entier et à soi-même. Nulle stratégie, nul calcul, nulle catégorie sous peine de son extinction. Comme les microparticules cosmiques qui échappent à toute volonté de mesure, l'amour est l'énergie vitale et libre dans laquelle Vaneigem place l'espoir d'une civilisation vivante et l'échec de la civilisation marchande. Le collectif à l'épreuve de l'intime ne peut ignorer la capacité d'amour qui est le fondement de notre humanité.

C'est l'Orient de l'affectivité en nous dont nous nous sommes mutilés qui doit aujourd'hui être convoqué au chevet du monde.

CONCLUSION

Le développement proposé ici s'achève sur un non-lieu. Bien sûr, le sujet n'est pas clos et l'enquête reste fort heureusement inachevée. Elle a cependant le mérite d'avoir écarté quelques œillères, et d'ouvrir au désir de penser : «Penser, c'est témoigner d'une présence. C'est un acte sauvage. Penser, c'est dire le monde à travers soi, comme on est seul à pouvoir le dire. Penser, c'est accomplir par ses chemins propres cet itinéraire de solitude au bout duquel on rencontre tout le monde. C'est s'accompagner sur ce chemin avec une affection raisonnable. Tisser et retisser l'étoffe de sa vie avec le tissu qu'on a, les moyens qu'on a, le talent qu'on a : quoi de plus modeste, de plus silencieux, de plus libre ? Mais le fil de ce tissu conduit aux autres et de proche en proche, tisse et retisse le monde : quoi de plus large, de plus ambitieux, de plus nécessaire ?». Dans ces mots de Jean Sur, il y a bien sûr, l'amour.

RÉSUMÉ

Nous penchant sur l'énigme de l'articulation entre l'intime et le collectif, c'est l'Odyssée que nous avons traversée. Fuyant l'impasse de la logique binaire et de ses oppositions, nous avons pu compter sur la main salutaire des penseurs de la complexité, nous guidant vers le grand large de la physique quantique. Nous avons alors entrevu que notre mode de pensée est un conditionnement, qu'il est donc évolutif, et que dès lors, les représentations mentales que nous avons de nous-mêmes, des autres, du monde et de leurs interactions sont conditionnées par la rationalité propre au scientisme occidental aujourd'hui bouleversée par les défenseurs de la non-séparabilité microphysique.

Appliquant les conseils de la transdisciplinarité, nous avons éclairé notre chemin aux lueurs de pensées venant d'univers divers et pourtant en résonance. C'est ainsi que l'intime nous apparaît comme étant ce par quoi l'être humain, dans sa nécessaire solitude, est relié à l'humanité. L'intime est le point de jonction entre l'irréductible singularité et la communauté humaine. L'institution n'a pas supporté la comparaison, en ce sens que le morcellement qu'elle opère de l'extérieur sur les individus en les réduisant sous des attributs qu'elle choisit pour eux, non seulement ignore mais de plus entrave la dynamique créatrice des intimes reliés. Force créatrice que l'on retrouve sous sa forme la plus éclatante dans l'amour.

Force créatrice à l'œuvre dans l'acte de penser le monde.

BIBLIOGRAPHIE

Bobin, Christian, (2006), in De Solemne Marie, *La grâce de solitude. Dialogue avec Christian Bobin*, Paris, Albin Michel.

Bouvier, Nicolas, (1989), *Chronique japonaise*, Paris, Payot et Rivages.

Comte-Sponville, André, (2000), *L'Amour la solitude*, Paris, Albin Michel.

Darwich, Mahmoud, (2003), *Murale*, Arles, Actes Sud.

Levinas, Emmanuel, (1982), *Ethique et infini*, éd. Le livre de poche.

Morin, Edgar, (1999), *La tête bien faite*, Paris, Seuil.

Morin, Edgar, (2004), *Ethique* (t.6), Paris, Seuil.

Morin, Edgar, (2005), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil.

Nicolescu, Basarab, (1996), *Transdisciplinarité. Manifeste*, Editions du Rocher.

Nicolescu, Basarab, (1994), *La vallée de l'étonnement*. Interview de Michel Camus, France Culture, www.caravanecafe-des-arts.com, <http://caravanecafe-des-arts.com/Basarab-Nicolescu-Le-Monde-quantique.htm>

Sur, Jean, (juin 2013), Le management participatif, *Antipodes*, <http://www.iteco.be>, <http://www.iteco.be/antipodes/Manager-le-management/Le-management-participatif>,

Sur, Jean, (mai 1998), *Périphéries*,
<http://www.peripheries.net/article173.htm>

Vaneigem, Raoul, (2010), *De l'amour*, Paris,
éd. Le Cherche Midi.

Intéressé-e par :
D'autres thèmes de publications pédagogiques ?
Des ateliers d'échanges de pratiques ?
Des formations ?
Des supervisions individuelles ou collectives ?

www.cdgai.be

+32 (0)4 366 06 63
info@cdgai.be

**Centre de Dynamique
des Groupes et d'Analyse Institutionnelle asbl**
Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B - 4102 Seraing
Belgique

Ce carnet est l'agencement subjectif et donc aléatoire des pas tantôt hésitants, tantôt audacieux d'une pensée en constant devenir.

L'auteur se donne la liberté, quelquefois jubilatoire, de sauter allègrement par-dessus les cloisons séparant les disciplines, au profit d'une vision qui, gagnant en amplitude, court le risque de perdre en précision. En aucun cas, il ne s'agit donc d'établir la vérité, l'objectif étant au contraire d'inviter le lecteur à plonger au sein de l'immensité des flots de sa propre pensée. Les suggestions entr'ouvertes sont à déguster comme un panaché de tapas, de zakouskis colorés dans l'espoir de stimuler l'appétit intellectuel, mais aussi l'ouverture de cœur, et le désir d'humanité.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles